

Grands et petits sujets, le polar met tout à son heure

Laurent Laplante

Numéro 66, printemps 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21148ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laplante, L. (1997). Grands et petits sujets, le polar met tout à son heure. *Nuit blanche*, (66), 38–41.

Grands et petits sujets, le polar met tout à son heure

Par
Laurent Laplante

La preuve en saute aux yeux : le polar fait son miel de toutes choses, depuis la bible jusqu'à la corruption politique, depuis le rugueux fondamentalisme américain jusqu'à la marécageuse dégénérescence d'une certaine Italie. Qui consomme le polar peut donc espérer tout voir, tout entendre, se colleter avec tous les réels.

Les ingrédients qu'utilise Michael Cunningham¹, *De chair et de sang*, sont ceux d'un banal mélodrame : famille d'immigrants plongée dans le ma-laxeur culturel américain, distance croissante entre le pourvoyeur rongé par ses réussites et l'épouse financièrement comblée et sevrée sentimentalement, raccourcis moraux et tricheries industrielles débouchant sur l'enrichissement accéléré, relations incestueuses, choc parental causé par l'homosexualité d'un fils, etc. Le génie de Michael Cunningham aura été de savoir que la vie des héros est pleine de banalités. Il aura été de laisser des individus plausibles et familiers protester contre les destins tout aussi prévisibles qui les menacent et les écrasent. Ce qu'il décrit existe à des milliers d'exemplaires ; sa façon de le décrire ne ressemble à nulle autre.

Michael Cunningham, certes, raconte les stratifications familiales qui opposent les générations et précipitent les enfants

contre leurs géniteurs. Ceux et celles dont il parle sont cependant compacts, réels, vrais. Et douloureux. Le drame « de chair et de sang » qu'il fait vibrer devant nous, c'est celui de l'individualité et de l'isolement, celui des jeunes destins allergiques aux conceptions des parents et grands-parents.

Peut-être, comme aurait dit Mauriac en un autre temps, et en recourant à la psychologie plus qu'à la sociologie de Michael Cunningham, peut-être n'est-on soi que contre quelqu'un.

Un livre qui a couru le risque de ne jamais s'éloigner du banal et dont la réussite consiste à ne pas s'y être englué.

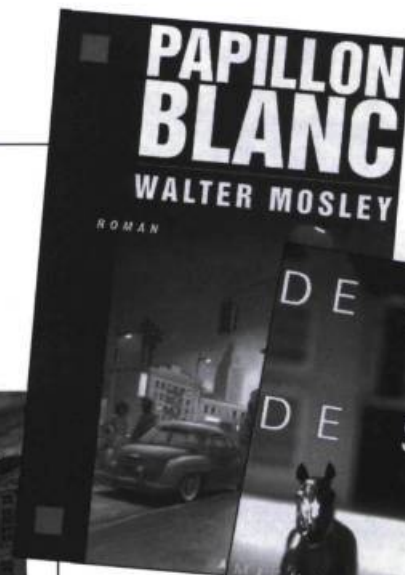
Des hauts et des bas de l'écriture

Xavier Hanotte², *Manière noire*, réussit mieux encore. Peu importe la catégorie dans laquelle les spécialistes rangeront l'ouvrage, une certitude l'emporte : il faut

le lire. Pour sa finesse. Pour ses personnages éminemment attachants et plausibles. Pour son aptitude à marier poésie et travail policier, coups de feu et intelligence de la peinture, intuition et décodage méticuleux.

Depuis sept ans, Barthélémy poursuit péniblement sa convalescence. Ne survit pas qui veut au charme d'Anne. Quand le travail policier ne l'absorbe pas suffisamment, c'est-à-dire presque quotidiennement, Barthélémy traduit les strophes et sentences du poète Wilfred Owen. Quand tombe sur son bureau le dossier terriblement vivant d'un terroriste considéré comme mort depuis des années, Barthélémy peut donc investir dans cette bizarre enquête sa compétence en même temps que ses nostalgies, sa culture en plus d'une énorme énergie, son bilinguisme belge et son amour de Prague.

Xavier Hanotte écrit avec style, intelligence, élégance. Ses comparaisons renouvellent le regard. Ses dialogues vont





de la taquinerie incisive aux euphémismes les plus feutrés, des pires ronrons aux plus beaux sous-entendus amoureux. En même temps qu'il cite Owen dans ses plus fines observations, il donne du policier moderne l'image d'un professionnel sans doute guetté par le cynisme, mais qui investit dans sa défense de la justice aussi bien une éthique impeccable que les ressources modernes de l'informatique. À la fois policier et roman.

Baissons de plusieurs crans, malgré le renom de l'auteur. Que l'exergue d'un polar présente du Platon en grec classique, soit, pourvu que l'auteur qu'emporte une telle coquetterie vive ensuite selon ses propres standards de haute culture. Jacques Sadoul³, *Le sang du dragonnier*, malheureusement, rate l'examen et de beaucoup. Il aura beau nous promener d'un continent à l'autre, présenter Platon à des truands, redonner des cœurs printaniers à des humains qui ont mal survécu à beaucoup d'hivers, faire escale sur les rives (?) de l'incertaine Atlantide, il ne réussira jamais à susciter l'intérêt de son lecteur.

Manque de métier ? Certainement pas. Peut-être même l'inverse. Jacques Sadoul, en effet, a tant écrit qu'il se croit visiblement capable de loger tous les genres littéraires dans un seul ouvrage. Il déborde alors largement même la plus généreuse définition de la désinvolture. Difficile, en tout cas, de laisser radoter presque à haute voix un chat censément philosophe, si l'on veut, dès la page suivante, plonger dans le drame. L'auteur, plus virtuose que convaincu, trop éclectique pour être passionné, semble croire que la polygraphie peut remplacer l'émo-

tion. Sa démonstration avortée témoigne éloquentement contre lui.

Walter Mosley⁴, *Papillon blanc*, heureusement, nous remet vite en selle. Rien là-dedans qui, à première lecture, vaille de passer à la postérité, si ce n'est, en quelques passages trop rares et trop distants les uns des autres, une certaine vigueur dans le style. À y repenser, peut-être faut-il cependant accorder plus d'importance et une écoute moins blasée à la nostalgie cynique et désabusée dont Walter Mosley remplit le cœur de son personnage, le Noir Easy

Rawlings. C'est bien à tort que nous croyons désormais résorbé le racisme blanc, bien à tort que nous croyons réalisée l'égalité quotidienne et concrète des races et des couleurs. Le personnage de Walter Mosley, en tout cas, dit et répète, à partir de ce quartier de Watts, symbole de ce que fut autrefois la protestation violente des Noirs américains, que rien n'a vraiment changé si ce n'est que les illusions sont mortes. La couleur noire ne se porte bien que dans ses ghettos et les justices noire et blanche continuent à ne pas s'équivaloir.

Mérite supplémentaire, Walter Mosley crée un personnage conscient et blessé dans sa « négritude », pour reprendre le vocabulaire de Senghor, mais lui-même choquant par son machisme. Rawlings n'est pas un surhomme ni une perfection ; il est un Noir amer qui traite mal celle qui a commis l'erreur de l'aimer et de se croire capable de l'attendrir.

Une fois de plus, ce qu'il est convenu de décrire comme un roman policier débouche sur une chronique simple et cruelle. Celle-ci nous dit ce qu'est la vie quand diffère la couleur de la peau.

Le syndrome du Vietnam

Avec Tom Topor⁵, *Le codicille*, une Amérique occupe l'avant-scène. Ils sont légion ces G.I. qui ont virilement bamboché au Vietnam et qui ont ensuite regagné leur sol natal en y cultivant une très efficace amnésie. Des femmes dont ils avaient usé là-bas et des enfants qu'ils avaient pu leur faire, ils ont réussi à tout oublier. Quand meurt le très riche Matthew Marshall, sa famille s'étonne donc de trouver dans le testament de cet ancien militaire un codicille concernant la femme qu'il a laissée là-bas et l'enfant qu'elle a peut-être eu, un codicille qui

laisse à cet hypothétique descendant la moitié du patrimoine. Matthew Marshall aurait-il donc, contrairement aux requins qui composent sa famille, de la mémoire et de l'honnêteté ?

Sur cette toile de fond, le détective Adam Bruno va mener ses enquêtes. Enquête auprès des soldats qui ont vécu le Vietnam auprès de Marshall. Enquête sur les membres d'une famille visiblement prête à tout pour s'approprier une fortune qu'elle a toujours considérée comme sienne. Enquête sur la société américaine qui ne sait comment exorciser son passé. Enquête sur l'insertion de nouvelles ethnies dans le tissu social américain. Enchevêtrées à souhait, ces enquêtes seront menées avec ingéniosité et humour, avec une belle maîtrise des dialogues et de l'interrogatoire, avec une pénétrante lucidité. Pas une once de moralisme, mais beaucoup d'intelligence.

Joseph Garber⁶, *Fuite infernale*, portera un regard de cinéaste sur un autre rescapé du même Vietnam. Impossible de lire cet hallucinant *suspense* sans songer constamment à tout ce qu'en fera (oui ! oui !) un certain cinéma. Tout, en effet, semble écrit en fonction des muscles d'un Rambo et des effets spéciaux qui dispensent aujourd'hui beaucoup de réalisateurs d'acheter un scénario. À peu près tout se déroule d'ailleurs à l'intérieur d'un édifice d'une cinquantaine d'étages, cadre physique dans lequel les caméras trouveront à volonté les angles dramatiques et les éclairages mettant en valeur les méplats des tueurs.

En plus de ces atouts éminemment désirables aux yeux du spectateur moderne, le bouquin s'édifie, et c'est là que réside sa vraie valeur, sur une hypothèse aussi plausible que redoutable. Le drame n'est pas que David Elliot soit, dès les premières pages, violemment projeté hors de sa routine de cadre supérieur et qu'on tente de le tuer. Le drame, c'est que, sans savoir pourquoi, il soit devenu, du jour au lendemain, celui que ses collègues de travail veulent abattre, celui que son ami le plus cher menace d'une arme, celui que son épouse aimante désigne à la gâchette des tueurs ! David Elliot n'y comprend rien, nous non plus d'ailleurs, jusqu'à ce que cette accumulation de non-sens perde son opacité. Une hypothèse émerge alors qui éclaire, mais inquiète. Un bon film !

Critique de l'Amérique

James Ellroy⁷, *American tabloid*, fera plus américain et plus brutal encore. Amateurs de dentelle, s'abstenir ! James Ellroy choisit des cibles énormes et les attaque au bazooka. Ni prête-noms ni faire-valoir

transparentes. S'il a dans sa mire les Kennedy, Hoover, Hoffa, Hughes et consorts, c'est à eux, nommément, qu'il s'en prend. Telle est du moins la règle que le romancier applique dans le premier tome de sa nouvelle trilogie.

D'après James Ellroy, le président Kennedy mérite de passer à l'histoire, mais à titre d'étalon insatiable. Si, au mieux, l'écrivain reconnaît à Jack un certain pragmatisme, il ne le soupçonnera jamais d'avoir perdu du sommeil sur les questions morales. Son frère Bob, en revanche, même totalement dépourvu d'humour, trouve grâce devant lui. Bob est imperméable à la corruption. Quant aux Hoffa, Hoover, Hughes, dans les turpitudes américaines que stigmatise puissamment James Ellroy, ils conservent les caractéristiques que notre époque leur impose depuis peu. Chacun se drogue de sexe et de pouvoir ; tous détournent la démocratie à leur bénéfice. Quand l'un pactise avec les truands de la drogue, l'autre s'entend avec le Ku Klux Klan. CIA et mafia s'accordent, à propos de Cuba par exemple, plus qu'elles ne se combattent.

Un individu, pourtant, reçoit un traitement nouveau : Joseph P. Kennedy Sr. Le père de John et de Robert est si malhonnête, déclare l'auteur, que ses gestes permettront de faire chanter ses fils. À lire : le tome 2.

Un mot de la traduction : d'urgence, que l'Amérique traduise l'Amérique. L'argot hexagonal empêche ici de comprendre ce qui se passe.

Turpitudes à l'italienne et religion

Deux romans policiers témoignent que l'Italie aussi reçoit sa part de blâmes. On aimerait, même si médias, essais, romans étalent sans trêve les turpitudes de la vie publique italienne, que Venise fasse exception ou, du moins, bénéficie de circonstances atténuantes. Venise n'est-elle pas constamment face à la mort, toujours menacée, confrontée sans répit à des échéances à la fois implacables et capricieuses ? Ne doit-on pas, en raison de ces tensions lancinantes, lui en pardonner davantage ?

Michael Dibdin⁸, *Lagune morte*, qui parle de Venise en connaisseur et en amant, semble croire, en le regrettant, qu'une Sérénissime qui trafique et se prostitue scandalise tout simplement un peu plus. Car sa Venise pratique la corruption avec désinvolture et élégance, avec l'arrogance méprisante que dicte une longue impunité. Même soupçonnée et auscultée par un policier qui la connaît d'autant mieux qu'il y est né et y a écouté

sa jeunesse, Venise ne change rien à ses rituels décadents. Elle vit, danse, se maquille, magouille et nargue le justicier.

Il est beau et cruel ce face-à-face entre le policier Aurélio Zen et la Venise qu'il retrouve et aimerait retrouver assainie. Familier des lieux, Zen perce maints mensonges, mais, riche de siècles de tromperies, Venise remplace aussitôt les pièges qui ont claqué dans le vide. Le pire, c'est que le charme de Venise est tel que ni Zen ni nous ne souhaitons la voir perdre.

Dans le cas d'Enzo Russo⁹, *Tous sans exception*, le titre est brutal, la maquette de la couverture également. Le titre affirme que, dans une Italie qui a longuement mijoté dans la corruption, « tous sans exception » ont pactisé avec le diable. Quant à elle, la photo de couverture montre deux hommes qui, sans doute honorables jusque-là, tentent désespérément d'échapper aux regards indiscrets et accusateurs des caméras.

De fait, après peu de pages, le doute n'est plus permis. Tel policier auquel on faisait confiance pour faire progresser l'enquête se révèle bien vulnérable. Heureusement, pense-t-on, le magistrat, lui, est au-dessus de tout soupçon. Nouvelle déconvenue : lui aussi a des dettes à l'endroit de la mafia. L'enquête, certes, n'est pas bloquée, puisqu'elle exhume sans cesse de nouvelles collusions, de nouvelles dépendances, des trahisons supplémentaires, mais ses progrès eux-mêmes en font redouter la futilité. À quoi bon, en effet, si « tous sans exception... » ?

C'est là que Enzo Russo nous attend. Il nous a si bien dirigés vers la condamnation de l'humanité entière, vers le cynisme intégral, que la brusque apparition d'une autre hypothèse nous prend totalement au dépourvu. Est-ce à dire que Enzo Russo réserve à son public lecteur un *happy end* reconfortant et moralisateur ? Je dirais plutôt le contraire...

Manquait-il encore une conquête à l'appétit du roman policier ? Oui, la religion. Avec Daniel Easterman¹⁰, *Le testament de Juda*, cette lacune est comblée.

L'hypothèse, que d'aucuns jugeront sacrilège, ne pouvait qu'émerger un jour ou l'autre. Pour notre grand plaisir, c'est un excellent conteur qui la prend à son compte et qui en déploie, sans jaunisme ni lourdeur, les multiples conséquences. Elles débordent vite les cercles de l'exégèse pour agiter espions, diplomates et gouvernants. Un thème fascinant.

L'hypothèse tient en peu de mots : se pourrait-il qu'existe et soit tout à coup révélé, à côté des quatre évangiles traditionnels et en addition aux récits apocryphes déjà familiers, un texte rédigé non par un quelconque témoin de la vie

du Christ, mais par le Christ lui-même ? Et que se passerait-il si cette autobiographie de Jésus nous le révélait simple rabbin et non plus fils de Dieu... ?

En posant l'hypothèse, Daniel Easterman prend soin de la faire scruter par un personnage qui ne s'en laisse pas conter. Le lecteur n'en suivra le récit qu'avec plus d'appétit. En spécialiste des manuscrits bibliques, ce personnage, Jack Gould, distingue vite le vrai du faux. En connaisseur de l'histoire et des sociétés, il sait, comme d'ailleurs divers services secrets, qu'une telle révélation ébranlera la base du christianisme et lancera une terrible *déferlante*. Son enquête sera donc rigoureuse.

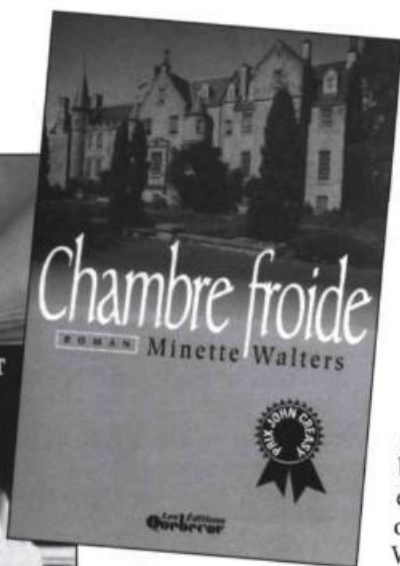
Morris West, en 1963, rédigeait *The Shoes of the Fisherman* et y prédisait l'élection d'un pape slave. On connaît la suite. Daniel Easterman n'a pas la rigueur de Morris West et il ne prédit rien. Son hypothèse va cependant plus loin et il l'ausculte assez bien.

Le classicisme!

Malgré tous ces polars aux ambitions sociopolitiques ou religieuses, n'allons pas conclure à la disparition du roman policier classique. Austin Wright¹¹, *Tony et Susan*, et surtout la très prolifique Minette Walters auraient tôt fait de nous rappeler à l'ordre.

La structure de l'ouvrage rappelle celle des poupées russes : à l'intérieur d'un roman, un ancien époux, Edward, expédie à son ex, Susan, le manuscrit d'un roman sur lequel, dit-il, il souhaite avoir un avis éclairé. En lecteurs méfiants qu'il convient d'être quand on nous annonce un polar, nous soupçonnons aussitôt ce cher Edward de chercher autre chose qu'une tardive recension. Quoi ? Nul ne le sait. Quand Susan se résigne enfin à entamer la lecture du manuscrit, elle n'est plus qu'à quelques jours près du rendez-vous où elle livrera son verdict. Heureusement, le manuscrit est prenant, troublant, bien assez inquiétant pour retenir son attention, bien assez *professionnel* pour que Susan admette avec une netteté croissante qu'Edward, dont elle contestait le talent littéraire à l'époque de leur vie commune, relève fort bien le défi de l'écriture.

On alternera ainsi les *soirées de lecture* où s'impose l'univers créé par Edward et les interludes où Susan reprend pied, vaque à ses activités quotidiennes, s'interroge sur le retour d'Arnold, son chirurgien de mari retenu quelques jours à l'extérieur par un congrès... Double plaisir, par conséquent, car le roman d'Edward est déjà une œuvre complète, tandis que demeure incertain jusqu'à la fin l'objectif poursuivi par Edward en se



rappelant ainsi au souvenir de Susan. Du beau travail.

De Minette Walters, voilà donc trois polars en deux ans. D'entrée de jeu, le premier¹², *Chambre froide*, avait retenu l'attention. Rien, dans ce splendide et déroutant face-à-face entre la police et trois jeunes femmes, n'est orthodoxe. Ni le ton aisément sarcastique qu'adoptent des suspects que les policiers tentent vainement d'intimider, ni les méthodes utilisées par certains policiers, ni les relations entre les différentes strates policières, ni le portrait de la victime, ni, par conséquent, la lecture du passé.

À ce beau groupe se joint rapidement et lourdement un acteur généralement tenu pour négligeable : le milieu où, pense-t-on, se serait produit un drame. Ce milieu prétend avoir vu, avoir déduit, avoir « sa petite idée ». Ce milieu, de fait, en sait beaucoup, mais il entretient aussi sans vergogne tous les préjugés d'un petit monde résolument conservateur et intolérant. Il n'a donc nul besoin de faits pour verser les pires rumeurs dans l'oreille de certains enquêteurs. L'information circule, abondante, péremptoire, peut-être vicieuse ; on ne sait plus quelle valeur lui accorder. Le milieu a fait son œuvre.

L'enquête progresse quand même, mais en remettant toujours en question, habilement d'ailleurs, ce qui venait pourtant de s'éclaircir. Et cela vaut autant pour les attitudes des personnages, qui craquent ou se raidissent alors qu'on les en croyait incapables, que pour les faits qu'un nouvel éclairage prive tout à coup

de leur solidité. Bouquin très défendable, en somme, de la part d'une auteure qui signait alors son premier roman.

La récidive de Minette Walters¹³, *La muselière*, est venue vite et elle est costaute. Devant un cadavre dont les poignets ont fini de dégorger la vie dans une baignoire, la question est classique : meurtre ou suicide ? Minette Walters, selon une pratique qui lui semble

chère, a vite fait, cependant, de compliquer les choses en affublant le cadavre d'une muselière... Pourquoi cet ornement incongru ? Message de la morte à tous ceux qu'elle déteste, et elle semble détester tout le monde ? Ultime et morbide raffinement d'une vengeance meurtrière comme la défunte semblait capable d'en susciter partout ? Le livre suffira à peine à satisfaire à toutes ces interrogations.

Ce qui fait la force de Minette Walters et peut-être aussi son excès, c'est la densité de ses dialogues. Certes, les personnages parlent autrement que dans la vie, mais ils disent ce qu'on aurait le goût de dire. Ils s'expriment avec une densité plus littéraire que quotidienne, mais sans devenir des abstractions. Il n'y a donc pas ici de *small talk*, mais des duels verbaux, des assauts puissants, blessants, meurtriers. Au sens le plus brutal du terme, les gens *se disent leurs vérités*, dévastent les secrets, arrachent les masques. Est-ce trop ? C'est près de la limite. Mais ne vait-on pas au théâtre pour y entendre les échos stylisés de la vie, pour y observer les échanges plus compacts et plus dépouillés que ceux des conversations dites *vraies* ?

L'intrigue est complexe ? Oui, mais quelle alternance entre les monstrueux et les beaux personnages ! Ce sont parfois les mêmes.

Dans son troisième ouvrage¹⁴, *Lumière noire*, Minette Walters effectue un parcours analogue, en ce sens qu'elle s'attaque encore à une énigme classique et presque banale, mais parvient une fois de plus à renouveler les perspectives. L'héroïne se retrouve en clinique au lendemain d'un accident de voiture qui présente toutes les caractéristiques d'un suicide. Elle nie farouchement la chose, car, en bonne bagarreuse qu'elle est, elle jure n'avoir jamais entretenu la moindre propension à la mort volontaire. Le problème, c'est que les protestations de l'héroïne ne convainquent qu'à demi : elle

est, en effet, de façon au moins temporaire, amnésique.

Cette amnésie, dont doute la police, présente des avantages marqués. Elle dispense l'héroïne d'expliquer certaines tranches de son passé. Elle lui donne un statut de malade qui, au moment où des crimes se commettent tout près d'elle, équivaut presque à un alibi. Pourtant, quand Minette Walters nous autorise un bref coup d'œil sur les pensées profondes de l'héroïne, on y découvre une immense ambivalence. La mémoire, c'est vrai, est toujours lacunaire, mais des souvenirs ont commencé à refluer, souvenirs qu'elle dissimule, tant ils sont inquiétants. Comment admettrait-elle qu'elle soupçonne son père d'avoir bon nombre de crimes sur la conscience ? Surtout, comment confesserait-elle qu'elle a le sentiment de ne pas toujours exercer un plein contrôle sur ses propres gestes ?

Un bouquin plein de personnages solidement campés. Un cheminement complexe, mais dont Minette Walters maîtrise tous les détours.

Politique, société, religion, psychologie..., autant de champs que patrouille le roman policier. **NB**

1. *De chair et de sang*, par Michael Cunningham, trad. de l'américain par Anne Damour, Belfond, Paris, 1995, 478 p. ; 34,95 \$.

2. *Manière noire*, par Xavier Hanotte, Belfond, Paris, 1995, 381 p. ; 34,95 \$.

3. *Le sang du dragonnier*, par Jacques Sadoul, Belfond, Paris, 1995, 246 p. ; 29,95 \$.

4. *Papillon blanc*, par Walter Mosley, trad. de l'américain par Gabrielle Merchez, Albin Michel, Paris, 1995, 296 p. ; 29,95 \$.

5. *Le codicille*, par Tom Topor, trad. de l'américain par Jacques Martinache, Belfond, Paris, 1996, 382 p. ; 24,95 \$.

6. *Fuite infernale*, par Joseph Garber, Presses de la Cité, Paris, 1996, 359 p. ; 24,95 \$.

7. *American tabloid*, par James Ellroy, trad. de l'américain par Freddy Michalski, Rivages, Paris, 1995, 744 p. ; 39,95 \$.

8. *Lagune morte*, par Michael Dibdin, Québec-Livres, Montréal, 1996, 349 p. ; 29,95 \$.

9. *Tous sans exception*, par Enzo Russo, trad. de l'italien par Sibylle Zavriew, Lattès, Paris, 1996, 323 p. ; 22,95 \$.

10. *Le testament de Juda*, par Daniel Easterman, trad. de l'anglais par Arlette Stroumza, Belfond, Paris, 1995, 426 p. ; 34,95 \$.

11. *Tony et Susan*, par Austin Wright, trad. de l'américain par Philippe Rouard, Seuil, Paris, 1995, 391 p. ; 27,95 \$.

12. *Chambre froide*, par Minette Walters, Quebecor, Outremont, 1995, 343 p. ; 24,95 \$.

13. *La muselière*, par Minette Walters, Quebecor, Outremont, 1995, 385 p. ; 24,95 \$.

14. *Lumière noire*, par Minette Walters, trad. de l'anglais par Philippe Bonnet, Quebecor, Outremont, 1996, 443 p. ; 24,95 \$.